



HAL
open science

La francophonie chez l'élite chrétienne d'Iskenderun (Turquie) au tournant du XXe siècle : processus d'appropriation et enjeux

Hélène Bayard-Çan, Marie Marie-Françoise Abak

► To cite this version:

Hélène Bayard-Çan, Marie Marie-Françoise Abak. La francophonie chez l'élite chrétienne d'Iskenderun (Turquie) au tournant du XXe siècle : processus d'appropriation et enjeux. Documents pour l'histoire du français langue étrangère et seconde, 2007, 38-39, pp.89-105. hal-03091084

HAL Id: hal-03091084

<https://hal.science/hal-03091084>

Submitted on 30 Dec 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Documents pour l'histoire du français langue étrangère ou seconde

38/39 | 2007

Le français langue des "élites" dans le bassin méditerranéen et les pays balkaniques (XVIII^e siècle-moitié du XX^e siècle)

La francophonie chez l'élite chrétienne d'Iskenderun (Turquie) au tournant du XX^e siècle : processus d'appropriation et enjeux

Hélène Bayard Çan et Marie Abak



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/dhfles/143>

ISSN : 2221-4038

Éditeur

Société Internationale pour l'Histoire du Français Langue Étrangère ou Seconde

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2007

Pagination : 89-105

ISSN : 0992-7654

Référence électronique

Hélène Bayard Çan et Marie Abak, « La francophonie chez l'élite chrétienne d'Iskenderun (Turquie) au tournant du XX^e siècle : processus d'appropriation et enjeux », *Documents pour l'histoire du français langue étrangère ou seconde* [En ligne], 38/39 | 2007, mis en ligne le 16 décembre 2010, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/dhfles/143>

Ce document a été généré automatiquement le 20 avril 2019.

© SIHFLES

La francophonie chez l'élite chrétienne d'Iskenderun (Turquie) au tournant du XX^e siècle : processus d'appropriation et enjeux

Hélène Bayard Çan et Marie Abak

- 1 Si l'on connaît relativement bien le rôle joué par les écoles confessionnelles françaises et la politique linguistique de la France dans la propagation du français¹, l'on sait moins l'influence que peut avoir eu le français au niveau individuel et communautaire. Iskenderun (appelée anciennement Alexandrette par les Français), ville située au sud de la Turquie actuelle, près de la frontière syrienne, a pour particularité de regrouper encore actuellement des familles chrétiennes francophones, qui utilisent le français en tant que langue de communication au sein de la famille comme au sein de la communauté qu'ils forment. Nous nous proposons d'étudier l'origine de cette francophonie, ainsi que le rôle que le français a pu jouer pour ces familles issues de l'élite.
- 2 Si nous avons arbitrairement délimité notre sujet au tournant du XX^e siècle, qui a connu une intensification du processus, cette période francophone s'étale en fait de 1820, date où l'on nous a rapporté le premier cas de francophonie dans ces familles, jusqu'à aujourd'hui. Nous nous sommes donc attachées à traiter plus particulièrement de la période comprise entre la fin du XIX^e siècle et le milieu du XX^e, période durant laquelle la francophonie au sein des familles s'est vraiment institutionnalisée.
- 3 Afin de saisir l'aspect communautaire de la francophonie, nous avons fait appel à l'histoire orale pour avoir accès à des tranches de vie. Nous sommes ainsi allées à la rencontre de descendants de la communauté chrétienne francophone d'Iskenderun afin de récolter des témoignages concernant leur francophonie, notamment son appropriation et son utilisation. À partir d'entretiens semi-dirigés, nous avons ainsi pu retracer une partie de l'histoire de cette communauté chrétienne concernant les circonstances de l'appropriation de la francophonie dans la famille et voir quelles ont été les répercussions de cette francophonie dans la création d'une identité particulière. Nous préférons parler

d'« appropriation de la francophonie » plutôt que d'acquisition du français car, en plus de la langue, c'est toute une éducation et tout un pan identitaire qui ont été intégrés et se sont transmis de générations en générations.

- 4 Nous allons, dans un premier temps, évoquer la situation d'Iskenderun au début du XX^e siècle et présenter sa communauté chrétienne francophone, afin de voir notamment quelles étaient les principales caractéristiques communes à ses membres. Nous allons ensuite voir comment la francophonie est progressivement apparue au sein de cette communauté et le rôle des écoles confessionnelles françaises de la région. Enfin, nous allons examiner le rôle qu'a joué cette francophonie pour façonner une identité particulière et marquer l'appartenance à l'élite.

Francophonie et chrétiens à Iskenderun au tournant du siècle

Le « Petit Paris »

- 5 Si Iskenderun est actuellement une ville de Turquie, elle a le statut particulier d'avoir par deux fois changé de pays de rattachement durant le siècle dernier. Province syrienne sous l'Empire ottoman, elle a ensuite été administrée par les Français après la fin de la Première Guerre mondiale, avant d'être cédée à la Turquie en 1939. Au tournant du siècle, Iskenderun était donc rattachée à la grande Syrie, situation qui allait déterminer l'orientation d'une partie de sa population à suivre les exemples libanais et syriens et à y fréquenter les écoles.
- 6 Située dans un golfe sur le bord de la Méditerranée, Iskenderun était alors une province de l'Empire ottoman dont la population, essentiellement arabe, était composée en majorité de chrétiens, ainsi que d'alaouites. En 1861, Victor Langlois, de passage à Iskenderun, la décrit de la façon suivante :

De nos jours, Alexandrette est peu considérable, les émanations pestilentielles des marais qui l'entourent en ayant rendu le séjour dangereux. Cependant Alexandrette a acquis ces derniers temps quelque importance sous le rapport commercial ; elle est la résidence des agents consulaires des puissances européennes et le port d'Alep. (p. 475)
- 7 En 1920, suite aux accords Sykes Picot divisant la Syrie naturelle en deux zones : Syrie-Liban au nord et Palestine-Jordanie au sud, Iskenderun, sous le nom de « sandjak autonome d'Alexandrette », passa sous mandat français, qui allait durer une vingtaine d'années. Alexandrette allait alors vivre au rythme des Français et du français.
- 8 Les habitants y étaient peu nombreux. En 1930, on relevait 2 240 électeurs à Alexandrette qui était alors le deuxième port des pays du Levant sous mandat français après Beyrouth (qui drainait 461 000 tonnes de marchandises contre 200 000 pour Alexandrette) et avant Tripoli et « demeurait le principal débouché maritime de la ville d'Alep » (Balanche, 2005). C'est pourquoi elle était alors très fréquentée par les Alépinois qui y avaient des propriétés et y venaient pour faire des affaires en profitant de sa situation de port naturel d'Alep : les bateaux arrivaient à Alexandrette et débarquaient leurs marchandises qui étaient chargées sur des chameaux et transportées à Alep.
- 9 Le français était partout, il s'apprenait, bien sûr, dans les écoles, mais c'était aussi toute l'administration qui se faisait en français : les papiers d'identité étaient en français et en

ottoman, les noms de rues étaient français, on pouvait se rendre dans un des trois cinémas de la ville pour y suivre les actualités en français, on y trouvait aussi des journaux en français et des journaux français. Les cartes postales portaient des inscriptions en français comme « Alexandrette la coquette »...

Carte d'identité sous le mandat (Lazari Şerefoğlu, sous-préfet de Payas. Document fourni par Ege Can Şerefoğlu)

The image shows a historical identity card from the Sandjak of Alexandrette. The card is divided into several sections:

- Top Section:** Contains the title "SANDJAK AUTONOME D'ALEXANDRETTE" and "CARTE D'IDENTITE". It also features Arabic text: "سندج اسکندرونه المستقل" and "تذکره قلمی شماره ۱۱۶۸".
- Personal Information Section:** Includes fields for "Nom et prénom", "Nom du père", "Nom de la mère", "Date et lieu de naissance", "Religion", "Profession", "Lettre ou illettré", "Célibataire ou marié, nombre de femmes", "Sandjak", "Caza", and "Lieu de résidence (1)".
- Physical Characteristics Section (SIGNALLEMENT):** Lists "Taille", "Yeux", "Cheveux", "Sourcils", "Nez", "Visage", "Barbe et moustache", and "Signes particuliers".
- Official Section:** Contains a circular stamp from the "SANDJAK D'ALEXANDRETTE" and a rectangular stamp with the number "1089". Below this, it states: "Le Sandjak Autonome d'Alexandrette certifie que l'original de ce Sandjak, en foi de quoi il lui a été délivré la présente carte d'identité." and "le 1089".
- Signature and Date:** The card is signed by "L'employé de l'Etat Civil" and dated "1919".
- Arabic Text:** The right side of the card contains handwritten Arabic text providing details in Arabic script.

- 10 Un de nos informateurs se rappelle même que les gens à cette époque allaient déjà à la plage, un autre se souvient de la présence des magasins le Printemps et les Galeries Lafayette. Des bâtiments étaient construits par les Français comme l'hôpital, la banque centrale, l'ancienne poste. De nombreux Français étaient aussi installés à Alexandrette, mais il s'agissait essentiellement de militaires ou de personnel administratif et de leurs familles, envoyés par l'État français pour administrer la région. On y trouvait aussi des médecins français. Il y avait, en outre, une importante colonie italienne francophone. Les notables de la ville, tout comme ces Français, appartenaient à la société d'Alexandrette et fréquentaient le cercle français d'Alexandrette, fondé à l'origine par les officiers français mais qui, contrairement au cercle plus fermé créé par les Anglais, était ouvert aux notables locaux, « on y parlait arabe comme français, anglais ou grec », c'était un lieu d'échanges et de rencontres : des soirées et bals y étaient organisés, on y jouait aux cartes, on parlait de politique et de littérature.
- 11 C'est l'ambiance particulière d'Alexandrette, la place du français et les traces d'occidentalisation, tout comme la fréquentation de la ville par une population instruite et bien placée dans la société, les toilettes élégantes des femmes, qui ont valu alors à Alexandrette le surnom de « Petit Paris ».

- 12 En 1939, cependant, la France céda le sandjak d'Alexandrette à la Turquie et se retira, et en même temps que les Français, c'est le français qui quitta la ville. Un de nos informateurs résume la situation de cette façon :

Publiquement, le français a disparu au moment où les Français sont partis. Elle n'est restée que dans les familles qui ont éprouvé, si vous voulez, de la sympathie pour la langue française, qui ont été éduquées dans cette voie. Sinon publiquement elle n'existait plus. Il n'y a même pas eu d'école qui enseignait le français, à part l'église italienne.

La communauté francophone chrétienne d'Iskenderun

- 13 Suite au départ officiel des Français, la langue française est elle aussi délaissée. On trouve cependant encore aujourd'hui de grandes familles d'Iskenderun pour qui le français occupe encore une place particulière. Il s'agit d'une quinzaine de familles (nous prenons le sens large de « famille », au sens d'un couple d'ancêtres et ses descendants), qui représentent actuellement une communauté de près de 150 personnes, toutes générations confondues. Ces familles ont toutes pour caractéristiques d'être chrétiennes et francophones, elles se distinguent cependant par de nombreux points. C'est pourquoi nous voulons tout d'abord présenter brièvement certaines de ces familles dont nous avons interrogé les descendants.
- 14 La famille S., tout d'abord, est originaire de Dörtyol, une petite ville à une trentaine de kilomètres au nord d'Iskenderun. Elle s'est installée dans la région d'Iskenderun à la fin du XIX^e siècle où les aïeux ont acheté des terres. Jusqu'à il y a quelques dizaines d'années, tout le village appartenait encore à cette famille, dont un des membres était le notable au début du XX^e siècle. Ce dernier, outre ses relations amicales avec les autorités françaises, puis turques, a exercé pendant la Première Guerre mondiale la fonction de consul des États-Unis à Alep. Si le français a été appris parfois à l'école dès le XIX^e siècle, ce n'est qu'au début du XX^e siècle qu'il a commencé à faire partie intégrante de la vie familiale quotidienne. Cette famille est de rite grec orthodoxe.
- 15 La famille M., elle de rite catholique, est originaire d'Alep, et viendrait même probablement d'Irak. Installée à Iskenderun depuis la fin du XIX^e siècle, la famille travaille dans les transports maritimes. Le français est utilisé comme langue maternelle au sein de la famille depuis au moins 1820. Des descendants de cette famille exerceront au XX^e siècle la fonction de consul de France honoraire à Iskenderun.
- 16 La famille L. est, elle, d'origine italienne. Un aïeul, médecin, a été appelé par Mehmet Ali Pacha pour participer à la création du service de la santé en Égypte. Ses fils se sont ensuite installés à Iskenderun en 1865 où la famille est, elle aussi, dans les transports maritimes. Liée à la famille précédente au début du XX^e siècle, le français est ainsi entré dans la famille parallèlement à la pratique de l'italien.
- 17 La famille A. est catholique de rite grec melkite. Venant d'Alep, elle s'est installée en 1918 dans la région où elle avait des propriétés et où M. A. a dirigé une entreprise. La famille est depuis des générations dans le commerce. On retrouve aussi dans la généalogie un consul d'Iran il y a 170 ans. Bien qu'il y ait une plus longue tradition de faire des études dans des établissements francophones, ce n'est qu'au milieu du XX^e siècle que le français est réellement apparu comme langue de communication au sein de la famille.

- 18 La famille H., enfin, est de rite grec orthodoxe. Elle est originaire du Liban et s'est installée dans la région d'Iskenderun il y a environ 200 ans. Depuis la deuxième moitié du XIX^e siècle, on parle français en famille en même temps que l'arabe.
- 19 À partir de ce bref aperçu de quelques-unes des familles chrétiennes d'Iskenderun, on peut tirer quelques conclusions concernant la communauté chrétienne francophone d'Iskenderun. On peut voir que cette communauté est loin d'être homogène, malgré de nombreux points communs. En effet, ces familles se différencient tout d'abord au niveau de leur religion : si certaines sont de rite grec orthodoxe, d'autres sont catholiques. D'autre part, leur origine géographique est variée : de la région d'Iskenderun pour certains, d'Alep pour d'autres, voire même d'Italie dans un cas. En ce qui concerne l'apparition de la francophonie, enfin, on constate que cela varie de la fin du XVIII^e siècle au milieu du XX^e. En quoi peut-on alors parler de communauté homogène ? Ces familles sont, d'une part, comme souvent dans la région d'Iskenderun, presque toutes d'origine arabe et arabophones. Surtout, elles sont toutes chrétiennes. Par ailleurs, si l'on se penche sur les professions exercées dans les familles, il s'agit toujours de professions dotées d'un certain statut : propriétaires terriens, chefs d'entreprises, parfois doublées de la fonction de diplomates. Nous avons bien affaire à l'élite d'Iskenderun, qui, pour une partie, a su s'y implanter au tournant du siècle pour y faire des affaires en profitant de la nouvelle situation florissante d'Iskenderun en tant que port d'Alep. On observe ensuite une homogamie au sein de ces familles. En effet, si « il y avait, même parmi les chrétiens, une petite ségrégation entre catholiques et orthodoxes », des alliances entre familles catholiques et orthodoxes ont cependant fini plus récemment par s'opérer. Et, comme nous le disait un de nos informateurs, « si vous cherchez un lien de parenté entre n'importe qui de notre groupe qui existe aujourd'hui à Iskenderun, vous finissez toujours par le trouver ». En effet, après analyse de l'arbre généalogique d'une de ces grandes familles, nous avons retrouvé des membres de toutes les familles que nous venons de présenter, ainsi que d'autres noms que l'on nous a signalés comme étant aussi ceux de familles de tradition francophone. Enfin, un des plus grands points communs à ces familles est d'être de tradition francophone, francophonie qui, acquise plus ou moins tardivement, finit par se transmettre de génération en génération et qui, nous allons le voir, a été dans tous les cas acquise ou entretenue de la même façon, par le biais des études suivies dans des établissements français hors de la province d'Iskenderun depuis plusieurs générations.

Processus d'appropriation de la francophonie

Une tradition francophone

- 20 Dans beaucoup de ces familles, le français était connu déjà bien avant le mandat français. Il ne faut pas oublier qu'au XIX^e siècle, c'était le français qui était la langue dominante pour les relations avec l'étranger. De plus, la Syrie était depuis longtemps sous influence française, depuis les premières croisades et la tradition de la France de protéger les chrétiens d'Orient. C'est pourquoi on trouvait beaucoup de francophones à Alep, notamment parmi la population chrétienne. Depuis au moins 1820, ces familles ont fini par adopter, de façon plus ou moins progressive, le français comme langue de communication au sein de la famille, français qui a fini par devenir langue maternelle. On constate cependant des divergences là encore suivant les familles. Le français en tant que

langue maternelle unique concerne surtout les familles catholiques (minoritaires) comme la famille M., alors que les orthodoxes ont davantage tendance à faire appel aussi à l'arabe et à passer d'une langue à l'autre. Si la tradition est bien établie au sein de la famille on ne se pose plus de questions quant à la langue à utiliser, mais lorsqu'il s'agit d'une apparition récente, c'est-à-dire au début du XX^e siècle comme pour la famille S., il a bien dû apparaître à un moment une décision de parler exclusivement le français à la maison. Une de nos informatrices, appartenant à la deuxième génération de francophones de la famille explique les choses de la façon suivante : « à la maison on parlait français, d'abord pour apprendre le français, ensuite parce que c'était plus facile ». La facilité venait en effet du fait que les enfants fréquentaient tous des écoles françaises et que la langue française finissait par leur être plus naturelle.

La fréquentation des écoles francophones

- 21 La transmission du français de génération en génération remonte au début de la fréquentation d'écoles francophones, qui est un trait commun à toutes ces familles chrétiennes francophones. Quelles ont été les raisons qui ont poussé ces familles à envoyer leurs enfants dans des écoles françaises, le plus souvent en pensionnat ? Celles-ci, on peut s'en douter, sont multiples, mais cependant communes à toutes les familles.
- 22 Il s'agissait tout d'abord de suivre la tradition d'une éducation francophone ; ainsi les parents (le plus généralement, exclusivement les hommes, jusqu'au début du XX^e siècle) ont-ils été envoyés dans des écoles françaises et ont souhaité ensuite que leurs enfants suivent le même parcours. La volonté d'enseigner une langue étrangère à leur enfant était aussi un facteur important, ce qui était considéré comme un atout pour entretenir plus tard des relations avec l'étranger, notamment dans le cadre de relations commerciales. Il faut se rappeler qu'au XIX^e et au début du XX^e siècles, le français était florissant et portait le statut de langue internationale. C'était aussi un moyen d'apprendre un français académique, de renforcer les bases du français qui avait été appris au sein de la famille. En outre, c'était un moyen de recevoir une éducation en accord avec sa religion. En effet, toutes les écoles françaises avaient été fondées et étaient dirigées par des congrégations religieuses, ce qui permettait de donner aux enfants appartenant aux minorités chrétiennes une éducation religieuse qui ne soit pas musulmane, fût-elle même catholique pour des enfants orthodoxes. C'était d'ailleurs le but premier des écoles missionnaires françaises créées dans le Levant : donner aux enfants chrétiens une éducation de chrétien dans un pays à majorité musulmane, toujours dans le but de continuer à protéger les chrétiens d'Orient, plus que de convertir vraiment la population locale.
- 23 Mais le but principal était sans doute d'avoir accès à une meilleure éducation que celle qui était proposée à Iskenderun, moyen indispensable pour faire partie de l'élite. Un de nos informateurs résume ainsi la situation : « disons que l'éducation (à Iskenderun) n'était pas à la hauteur de nos aspirations ». Il n'y avait en effet, au début du XX^e siècle, que le lycée communal et les écoles primaires. D'ailleurs, « la plupart des gens faisaient l'école primaire et ils quittaient l'école. Donc, ceux qui voulaient donner une éducation convenable à leurs enfants et qu'ils apprennent les langues étaient obligés de les envoyer à l'extérieur d'Iskenderun ». De plus, étant originaires pour la plupart de Syrie et y ayant souvent encore de la famille, il leur était facile de savoir quelles étaient les écoles réputées et d'y avoir accès. Les enfants étaient ainsi envoyés dès leur plus jeune âge

(souvent après le brevet, parfois dès 6 ans), pour étudier hors d'Iskenderun dans les meilleures écoles de la région.

- 24 Jusqu'en 1939 et l'annexion du sandjak d'Alexandrette à la Turquie, on y trouvait des écoles primaires françaises tenues par des religieux et religieuses qui étaient fréquentées par les familles chrétiennes. Il s'agissait de :
- l'école des sœurs de Saint Joseph où étaient envoyées les filles dès le début du XX^e siècle. Ainsi, en 1907, elle accueillait 160 élèves réparties en 4 classes, dont la plupart étaient ottomanes. Riffier répertorie pour cette année-là 80 grecques orthodoxes, 30 maronites, 10 chaldéennes, 10 arméniennes catholiques et 9 catholiques. « Le programme de cette école [comprendait] l'enseignement du français et de l'arabe, l'étude de l'histoire de France, de la géographie, de l'arithmétique et de la physique élémentaire. Les élèves [prenaient], en outre, une fois par mois des leçons de couture et de broderie. » (Riffier, p. 135)
- l'école des frères des écoles chrétiennes pour les garçons.
- 25 Seul M. E. L., italophone, a fréquenté l'école italienne des pères carmes jusqu'au certificat d'études. Ce sont plutôt les grands-parents de nos informateurs, dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, qui n'ont étudié que dans ces écoles. Autres temps, autres mœurs, la génération suivante commence à poursuivre des études et à être envoyée au loin dans des pensionnats après le certificat d'études.
- 26 De nombreuses jeunes filles, quand elles continuaient des études, ce qui a commencé à être plus fréquent par la suite, ont été envoyées chez les sœurs de Besançon, à Beyrouth, soit après avoir commencé leurs études à Iskenderun, soit directement dès l'âge de 6 ans. Mme S. se rappelle que dans les années 1940 elles étaient « toute une clique à venir d'Iskenderun », tant catholiques qu'orthodoxes.
- 27 Certaines ont aussi fréquenté l'école franciscaine d'Alep ou l'école des sœurs carmélites à Lattaquié.
- 28 En ce qui concerne les garçons, ils sont allés en grande majorité au prestigieux collège d'Antoura, sur le Mont Liban, qui est réputé pour avoir formé les élites du Liban et de la Syrie. Les familles chrétiennes d'Iskenderun ont commencé à fréquenter Antoura à partir de la fin du XIX^e siècle. On s'aperçoit que les garçons de la génération suivante fréquentent eux aussi cette même école sur les traces de leurs pères, processus qui dure jusque dans les années 1950. Il semble qu'à une certaine époque l'engouement pour le lycée d'Antoura ait cessé, certains abandonnant même cette école avant la fin de leurs études pour continuer au lycée français de Damas ou celui de Beyrouth. Après avoir abandonné la tradition de fréquenter le lycée d'Antoura (alors que leurs frères avaient étudié là-bas, tout comme en général leurs pères, ou bien eux-mêmes avaient commencé à Antoura), quelques personnes ont étudié dans diverses écoles en Syrie et au Liban comme l'école des frères des écoles chrétiennes de Lattaquié, le collège de La Salle (école de frères) à Beyrouth, l'école des frères du Sacré-Cœur... Ainsi, dans la famille S., le père a fréquenté Antoura au début des années 1900, et il y a envoyé ses fils aînés ; par contre, son fils cadet, une quinzaine d'années après ses frères, dans les années 1940, a lui été envoyé deux ans à l'école de la Sagesse, toujours à Beyrouth, puis chez les frères du Sacré-Cœur.
- 29 Ce sera après 1975 et le début de la guerre au Liban, qui durera 15 ans, que ces familles arrêteront d'envoyer leurs enfants étudier au Liban, mais ils maintiendront cependant la tradition de les faire étudier dans des institutions francophones, à l'étranger ou en

Turquie : en France, en Suisse ou au prestigieux lycée francophone de Galatasaray ou à l'école Notre-Dame de Sion à Istanbul.

- 30 Quelle que soit l'époque, on constate donc que les enfants sont systématiquement envoyés dans des établissements d'enseignement français, confessionnels pour la plupart. Jusqu'au milieu du XX^e siècle, dans les écoles francophones syriennes ou libanaises, les cours ont lieu en français ainsi qu'en arabe (par exemple, l'enseignement se faisait en français le matin, en arabe l'après-midi). Outre la langue française, c'était tout un pan de la culture française que les enfants allaient faire leur ; en effet, le programme était le même que dans des établissements français en France, on y apprenait aussi l'histoire, la littérature et la géographie françaises, et les études étaient validées par le baccalauréat français.

La francophonie comme marque identitaire

- 31 Nous l'avons vu, la francophonie au sein de ces familles chrétiennes d'Iskenderun est bel et bien un choix. Il a bien fallu que le français fasse partie d'une identité profonde pour que la francophonie se transmette de cette façon de génération en génération. Si, comme on l'a vu, des musulmans pouvaient fréquenter ces écoles et qu'il nous est même arrivé de rencontrer quelqu'un qui appartenait à une famille musulmane francophone (dans le sens où la langue maternelle ou seconde est le français), il s'agit de cas relativement isolés qui ne forment pas, au contraire des chrétiens, de communauté francophone musulmane. L'usage du français dans la famille reste chez les musulmans une situation marginale. Pour les chrétiens, qui représentent une minorité, cette francophonie peut être un moyen de revendiquer une identité différente. Suivre la tradition d'une éducation francophone sur les pas de ses parents montre déjà un certain souci de garder une identité familiale qui s'est forgée avec le temps. De plus, outre l'éducation, l'identité francophone est souvent ancrée chez les individus dès le baptême ; en effet, de nombreux prénoms de membres de ces familles sont des prénoms français.

Djirdji ou Georges ? Boutros ou Pierre ? Les prénoms français comme marque de l'identité

- 32 Le prénom est un élément important de l'identité d'un individu. Chacun a la possibilité de choisir les prénoms de ses enfants et, par ce biais, de définir l'identité de ce dernier, ou du moins celle à laquelle on aspire.
- 33 Nous avons observé qu'au sein de ces familles chrétiennes francophones se trouvent de nombreux prénoms à consonance française. Ainsi, sur les 891 membres d'une famille, toutes générations confondues depuis la fin du XVIII^e siècle jusqu'à nos jours, nous avons dénombré 342 prénoms strictement français, ce qui représente plus de 38 % des prénoms. Nous avons analysé plus spécifiquement l'arbre généalogique de cette famille, mais nous pouvons observer un phénomène identique dans quasiment toutes les familles de nos informateurs. Nous constatons qu'il n'y a pas toujours eu des noms français. Au sein de la famille S., par exemple, ceux-ci n'apparaissent qu'au début du XX^e siècle, mais déjà avant la période du mandat français. Les prénoms français étaient fréquents dans beaucoup de familles chrétiennes, même celles qui n'avaient pas le français comme langue maternelle ou seconde ; c'était le signe d'un certain cosmopolitisme.

- 34 On nous a, de plus, rapporté que, si certains prénoms étaient transcrits sur les registres de l'État civil en arabe, dans les faits, c'était souvent son équivalent français qui était utilisé, « parce que ça sonnait mieux » nous a-t-on expliqué. Ainsi Djirdji préfère-t-il se faire appeler Georges, Boutros, Pierre.
- 35 Une chose plus étrange encore, est de voir comment l'on est passé d'une tradition arabophone à une tradition francophone à travers l'étude des prénoms. Il est en effet traditionnel de transmettre à l'un de ses fils le nom de son propre père. On a pu observer cependant la possibilité d'une transformation du nom du grand-père, qui était sous sa forme arabe, au nom de son petit-fils qui est transmis sous sa forme française. Ainsi, le nom de Boutros a-t-il été transformé en Pierre lors de sa transmission au petit-fils.
- 36 Par contre, si l'on va plus loin dans l'étude de l'arbre généalogique et que l'on examine les noms donnés de nos jours, on constate une tendance à donner des noms turcs, ou des noms qui existent ou peuvent être prononcés facilement dans les deux langues, comme Melissa.

La francophonie, signe de l'élite

- 37 Si la francophonie marque l'individu jusque dans son prénom, elle apparaît aussi comme un moyen de faire partie de l'élite et de se reconnaître comme telle.
- 38 Fréquentant les établissements français au Liban ou en Syrie, les enfants font d'emblée partie du monde de l'élite. En effet, les écoles confessionnelles sont, pour la plupart, payantes, et par là même réservées à une certaine classe de la société. Ils sont ainsi fréquentés par l'élite ou la future élite. C'est notamment le cas du prestigieux collège d'Antoura, réputé pour avoir formé la plupart des grands hommes du Liban, que l'on compare en Turquie à l'actuel lycée de Galatasaray.
- 39 La francophonie aussi est un signe de distinction. Un de nos informateurs, homme d'affaires ayant fait ses études dans les années 1940, avouait : « j'étais très favorisé, parce qu'à l'époque les gens, n'importe qui, n'avait pas cette possibilité, ne parlait pas beaucoup de langues étrangères, alors c'était un atout pour moi ». La francophonie s'avère ainsi être un caractère distinctif vis-à-vis de la population musulmane qui envoyait peu ses enfants en dehors d'Iskenderun, et ce d'autant que la connaissance des langues étrangères a longtemps été, sous l'Empire ottoman, l'apanage des minorités chrétiennes.
- 40 La pratique du français au sein de la famille est elle aussi un signe de distinction, un modèle à suivre pour faire partie de l'élite, à l'instar des grandes familles de Syrie et du Liban qui maintiennent l'usage du français à la maison. Signe de grande culture, c'était aussi un plus qui permettait de garder le contact avec l'étranger. La fréquentation d'écoles françaises permet l'accès à une certaine culture française. Cet homme d'affaires se souvient de son professeur de l'École des frères des écoles chrétiennes, qui, en 1941 les avait entretenus sur les syndicats, phénomène alors inconnu à l'époque dans cette région. Il en a tiré parti quand, lui même, des années plus tard, s'est trouvé confronté aux syndicats :
- Alors, il nous a dit, les syndicats, c'est le droit des ouvriers de se défendre, et c'est un courant très fort. Si vous allez à contre-courant, vous vous noyez. Mais si vous allez avec le courant, vous arrivez à bon port. C'est dans votre avantage. On a clos la conversation. Des années après, j'ai eu les syndicats chez moi, à la fabrique. La première chose que je leur ai dit, j'ai dit « je suis avec vous », et c'est comme ça que je leur ai pris leur arme. Ils n'étaient plus contre moi.

41 Par ailleurs, si, durant le mandat, le français n'a pas réellement servi à entretenir des relations directes avec la France, c'était un moyen de fréquenter les Français et de se conforter dans son appartenance à la haute société d'Alexandrette. La communauté chrétienne de notables était ainsi admise à fréquenter le cercle français, fondé par les officiers français, qui regroupait la meilleure société d'Iskenderun ; des chrétiens, des alaouites, des autorités ottomanes et des officiers qui étaient là pendant le mandat. La fréquentation de ce cercle était vécue comme un certain honneur, comme en témoigne un de nos informateurs qui précise : « Nous, les élites, on se sentait heureux d'avoir accès à ce cercle ». Le fait d'avoir suivi les mêmes types d'études que les administrateurs français leur conférait un statut d'égalité : « il n'y avait pas de différence de niveau intellectuel et culturel, et tous s'exprimaient parfaitement bien en français, ils avaient une même culture, le même niveau de culture. » Ils entretenaient ainsi des relations d'amitié avec les Français. Une informatrice se souvient :

Mon père était très ami avec les hauts dignitaires qui étaient là sous le mandat. C'était une personnalité qui savait parler avec tout le monde. Il avait de très bonnes relations avec les dignitaires. Moi, je me rappelle, cette maison recevait continuellement les hauts commissaires, soit français, soit turcs. Il était très bien introduit. [...] D'abord parce qu'il parlait la langue, et puis ils ont compris, les Français, que c'était une personnalité. Alors on avait continuellement les délégués, les hauts commissaires... il les recevait continuellement ici à des banquets.

Conclusion

42 À partir de la fin du XIX^e siècle, la francophonie s'est développée à Iskenderun dans une certaine couche de la population arabe chrétienne de la région. Appartenant à l'élite commerciale de la ville, qui a pu s'y implanter suite au développement des activités portuaires de cette dernière et de ses relations avec Alep, elle a fait le choix d'adhérer à la culture française. Outre la langue, transmise de génération en génération et qui a fini par devenir langue maternelle ou seconde, c'est aussi tout un pan de la culture française qu'elle a su s'approprier, et ce, notamment, par le biais de la fréquentation des plus prestigieuses écoles françaises de Syrie et du Liban. Le français est ainsi devenu une marque identitaire des membres de cette communauté, non seulement en tant que langue maternelle, mais aussi par le fait de porter des prénoms français, qui ont été très fréquemment donnés dans toute la première moitié du XX^e siècle. La francophonie fut aussi un moyen pour les membres de cette communauté de se conforter dans leur position d'élite, par la fréquentation des meilleures écoles de la région, d'une part, et en étant ainsi acceptés au sein de la société des hauts dignitaires français venus sous le mandat.

43 Si la tradition d'envoyer les enfants étudier au Liban perdurera après la première moitié du XX^e siècle, les années 1970 seront marquées par un changement d'orientation concernant le choix des établissements d'enseignement. La guerre au Liban, parallèlement à un climat d'insécurité et d'agitation politique et sociale en Turquie contraindront une grande partie des membres de la communauté francophone d'Iskenderun à envoyer leurs enfants étudier en Europe. Par ailleurs, on observera une turquisation des prénoms, les prénoms français étant considérés comme trop difficiles à prononcer et déformés en langue turque. De plus, les jeunes de la fin du XX^e siècle auront de plus en plus tendance à parler le turc entre eux et à avoir des amis turcs hors de la communauté chrétienne francophone, les mariages entre chrétiens et musulmans

deviendront même plus courants. Parallèlement à ce processus que l'on pourrait qualifier d'assimilation, la communauté connaîtra un processus d'émigration. Iskenderun ayant perdu la situation florissante qu'elle avait par le passé, les nouvelles générations préféreront ensuite s'exiler, le plus souvent en restant sur le lieu de leurs études, en Suisse, en France, en Allemagne ou aux États-Unis, ou dans les métropoles de Turquie que sont Istanbul et Ankara. Ces deux processus conjugués poussent à penser que nos informateurs représentent probablement la dernière génération de chrétiens francophones à Iskenderun. Cependant, chaque année, toutes les générations viennent des quatre coins du monde pour se retrouver le temps d'un été dans une station balnéaire proche d'Iskenderun, et la langue commune au sein des familles et de la communauté reste toujours le français.

Remerciements

- 44 Nous tenons à remercier toutes les personnes qui ont bien voulu nous recevoir pour nous faire partager un pan de l'histoire de leur famille, et sans qui cette communication n'aurait pas pu avoir lieu, ainsi que M. Ege Can şerefoğlu et sa famille pour les documents et informations qu'ils nous ont fournis. Qu'ils trouvent ici l'expression de notre reconnaissance.

BIBLIOGRAPHIE

- ABÉCASSIS, F., EL SAÏD, I., FOUAD, A., et al. (1997). « Histoires de familles : processus d'appropriation des langues étrangères en Égypte, au XX^e siècle ». *Égypte-Monde Arabe* (29), 83-89.
- BALANCHE, F. (2005). Syrie-Liban : intégration régionale ou dilution ? *M@ppemonde*, 79 (3) <<http://mappemonde.mgm.fr/num7/art05306.html>> [consulté le 25.07.06].
- BOUQUET, O. (1997). Familles, élites et pouvoir de l'Empire à la République : les grandes familles ottomanes (seconde moitié du XIX^e siècle-première moitié du XX^e siècle). Mémoire de DEA en sciences sociales, EHESS, Paris.
- GEORGEON, F. (1994). « La Formation des élites à la fin de l'Empire ottoman : le cas de Galatasaray ». *Revue du Monde Musulman et de la Méditerranée*, 72 (2) [tiré à part].
- LANGLOIS, V. (1861). Voyage dans la Cilicie et dans les montagnes du Taurus. Paris : Benjamin Duprat.
- RIFFIER, J. (1999). *Les Œuvres françaises en Syrie (1860-1923) : Une politique linguistique et ses enjeux*. Thèse de doctorat de FLE, université Paris III-Sorbonne nouvelle.
- TISSOT, F. (1997). *Les Sœurs de la charité de Besançon au Liban et en Syrie (1903-1950)*. Mémoire de DEA en sciences sociales, École des hautes études en sciences sociales de Marseille <<http://perso.orange.fr/florent.tissot/mission/page/mission.htm>> [consulté le 25.07.06].

NOTES

1. Cf. Riffier, 1999.
-

RÉSUMÉS

Sous mandat français entre 1920 et 1939, la ville turque d'Iskenderun comprend une quinzaine de familles chrétiennes pour qui le français est devenu à partir du XIX^e siècle la langue maternelle et la langue de communication au sein de cette communauté francophone. L'histoire orale de ces familles permet d'appréhender le processus d'appropriation et les enjeux de cette francophonie. Parallèlement à l'apprentissage de la langue, c'est tout un pan de la culture française qui est intégré, notamment par la fréquentation de prestigieuses écoles confessionnelles françaises de Syrie et du Liban. La francophonie est ainsi une marque identitaire qui se retrouve en outre dans l'utilisation fréquente de prénoms français. Le français apparaît ainsi comme signe distinctif d'une identité religieuse et de l'appartenance à une élite.

In the Turkish city of Iskenderun, which was under French mandate between 1920 and 1930, fifteen Christian families inhabit. Within this community, French became their mother tongue and language of communication starting from the 19th century. The oral history of these families permits apprehending the process of appropriation and the stakes of this francophony. In parallel with the learning of the language, it is a whole side of the French culture which is integrated, in particular by the frequentation of prestigious French denominational schools of Syria and of Lebanon. The francophony is thus an identity mark which can also be observed in the frequent use of French first names. French thus seems to be a distinctive sign of a religious identity and of belonging of a certain elite.

INDEX

Keywords : Francophony, Turkey, Christian community, denominational schools, elite

Mots-clés : Francophonie, Turquie, communauté chrétienne, écoles confessionnelles françaises, élite

AUTEURS

HÉLÈNE BAYARD ÇAN

Université de Çukurova
Adana, Turquie

MARIE ABAK

Université de Çukurova
Adana, Turquie